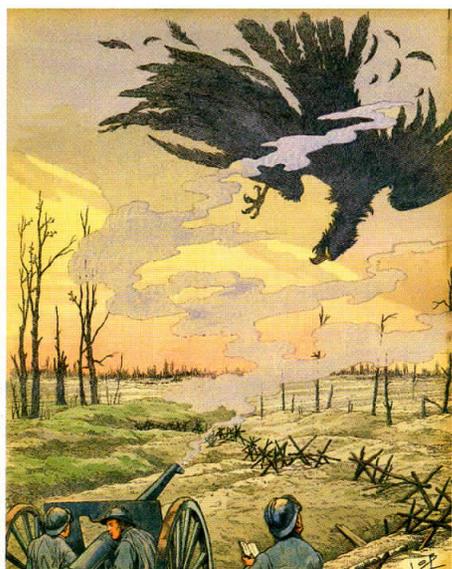


25 février

Pétain prend le commandement



Castelnau confie
au général Pétain
la rive droite
et la rive gauche
de la Meuse.
Au plus mauvais
moment.

Passage de témoin

Ci-dessus :
la chute de l'aigle prussien,
par Jacques Onfroy
de Bréville, dit Job.
En haut : téléphone
de la Première Guerre
mondiale.
Page de droite :
le général Joffre
et le général Pétain
à Verdun en mars 1916.

©COLLECTION PRIVÉE . ©JEAN PIERRE VERNEY . PAGE DE DROITE ©PHOTOS12.COM

Revenu en hâte à Verdun, Castelnau a immédiatement pris la mesure de la gravité de la situation. Des chefs naguère heureux, aujourd'hui comme privés de lucidité et de volonté, se révèlent incapables, en proposant l'évacuation de la rive droite de la Meuse, d'envisager autre chose qu'un désastre plus grand encore que le désastre initial. Joffre accepte donc la proposition de Castelnau. Avec sa 2^e armée, qui vient d'être retirée du front de Champagne et se trouve au repos à Noailles, dans l'Oise, Pétain devra recueillir les troupes épuisées qui se replient, former une armée nouvelle et interdire aux Allemands le franchissement de la Meuse. Colonel à la veille de la guerre... et d'une retraite qu'il aurait dû prendre en décembre 1914, Philippe Pétain s'est très vite révélé l'un des meilleurs chefs d'une guerre qui n'avait rien de commun avec les guerres du XIX^e siècle. Promu général de brigade sur le champ de bataille, le 27 août 1914, puis, le 14 septembre, général de division, il a été nommé, le 24 octobre, à la tête du 23^e corps d'armée, enfin de la 2^e armée, le 21 juin 1915. Différent, très différent de la plupart des autres chefs par sa naissance paysanne, la froideur et l'indépendance de son caractère, son refus, déjà ancien, des coûteuses théories militaires, alors à la mode, ce général, pour qui « *le feu tue* », partisan de l'artillerie, de l'aviation, de « *l'organisation* », de la défensive nécessaire à la préparation d'offensives presque « *gagnées d'avance* », est, pour Castelnau, comme pour Joffre, l'homme qu'il faut à Verdun. A 21h45, le 24 février, un message part à son intention : qu'il se trouve, le lendemain, à 8 heures, au Grand Quartier Général, pour recevoir ses ordres. L'entrevue sera brève : trente minutes. Joffre ordonne de « *tenir* », promet des renforts, et Pétain se met en route pour Dugny, où, par la faute de routes enneigées et encombrées, il arrive avec retard, pour tomber dans une réunion

d'officiers supérieurs vaincus, abattus ou fiévreux, qui, tous en quête de justifications, dressent des plans sans rapport avec la réalité. Castelnau garde le silence. C'est le seul. Et comme, en cette nuit tragique du 24 au 25 février, il est le seul à avoir le droit de décider, il décide. Elargissant considérablement les pouvoirs de Pétain, il lui confie la totalité du commandement sur la rive droite comme sur la rive gauche de la Meuse. Mais, en pleine bataille, en pleine retraite, remplacer un chef par un autre chef, un état-major par un autre état-major, expose à de redoutables désordres. Il faut oser. Ecoutez Castelnau : « *Le général en chef m'a donné tout pouvoir de décision. Je décide que vous prendrez le commandement à minuit.* » Comme Pétain observe que son état-major n'arrivera que le lendemain, Castelnau réplique : « *Non, à minuit.* » Il est dix heures du soir. Pour trouver un peu de calme, Pétain part pour Souilly, longue rue triste, suite de maisons courtaudes, derrière lesquelles des champs se prolongent à l'infini. La mairie, un gros bâtiment carré à deux étages servira de quartier général ; la maison du notaire Janvier, de logement. A peine arrivé, voici Pétain en contact téléphonique avec ceux qui, désormais, seront ses grands subordonnés et à qui il doit redonner confiance. « *Balfourier ? (c'est, sur la rive gauche, le chef du 20^e corps) Ici Pétain, j'ai pris le commandement.* » « *Bazelaire ? (responsable, avec le 7^e corps, du front nord de Verdun) Ici Pétain, j'ai pris le commandement.* » Naturellement la conversation ne se borne pas à ces quelques mots, il y a demande d'informations, ordres, conseils et promesses. Mais l'essentiel, dans ces moments d'abandon et de résignation, tient en ces quelques mots : « *J'ai pris le commandement.* » Au plus mauvais moment. Car les Allemands annoncent qu'ils se sont emparés du fort de Douaumont, le plus puissant des forts français ! **HA**